

1 Je me suis tellement accoutumé ces jours passés à détacher mon esprit des sens, et j'ai  
2 si exactement remarqué qu'il y a fort peu de choses que l'on connaisse avec certitude  
3 touchant les choses corporelles, qu'il y en a beaucoup plus qui nous sont connues  
4 touchant l'esprit humain, et beaucoup plus encore de Dieu même, qu'il ne sera  
5 maintenant aisé de détourner ma pensée de la considération des choses sensibles ou  
6 imaginables, pour la porter à celles qui, étant dégagées de toute matière, sont  
7 purement intelligibles. Et certes, l'idée que j'ai de l'esprit humain, en tant qu'il est  
8 une chose qui pense, et non étendue en longueur, largeur et profondeur, et qui ne  
9 participe à rien de ce qui appartient au corps, est incomparablement plus distincte que  
10 l'idée d'aucune chose corporelle; et lorsque je considère que je doute, c'est-à-dire que  
11 je suis une chose incomplète et dépendante, l'idée d'un être complet et indépendant,  
12 c'est-à-dire de Dieu, se présente à mon esprit avec tant de discussion et de clarté; et de  
13 cela seul que cette idée se trouve en moi, ou bien que je suis ou existe, moi qui  
14 possède cette idée, je conclus si évidemment l'existence de Dieu, et que la mienne  
15 dépend entièrement de lui en tous les moments de ma vie, que je ne pense pas que  
16 l'esprit humain puisse rien connaître avec plus d'évidence et de certitude. Et déjà il  
17 me semble que je découvre un chemin qui nous conduira de cette contemplation du  
18 vrai Dieu, dans lequel tous les trésors de la science et de la sagesse sont renfermés, à  
19 la connaissance des autres choses de l'univers.

20 Car premièrement je reconnais qu'il est impossible que jamais il me trompe,  
21 puisqu'en toute fraude et tromperie il se rencontre quelque sorte d'imperfection; et  
22 quoiqu'il semble que pouvoir tromper soit une marque de subtilité ou de puissance,  
23 toutefois vouloir tromper témoigne sans doute de la faiblesse ou de la malice, et,  
partant, cela ne peut se rencontrer en Dieu. Ensuite je connais par ma propre  
expérience qu'il y a en moi une certaine faculté de juger, ou de discerner le vrai  
d'avec le faux, laquelle sans doute j'ai reçue de Dieu, aussi bien que tout le reste des  
choses qui sont en moi et que je possède; et puisqu'il est impossible qu'il veuille me  
tromper il est certain aussi qu'il ne me l'a pas donnée telle que je puisse jamais faillir  
lorsque j'en userai comme il faut. Et il ne resterait aucun doute touchant cela, si l'on  
n'en pouvait, ce semble, tirer conséquence, qu'ainsi je ne me puis jamais tromper; car  
si tout ce qui est en moi vient de Dieu, et s'il n'a mis en moi aucune faculté de faillir, il  
semble que je ne me doive jamais abuser. Aussi est-il vrai que, lorsque je me regarde  
seulement comme venant de Dieu, et que je me tourne tout entier vers lui, je ne  
découvre en moi aucune cause d'erreur et de fausseté; mais aussitôt après, revenant à  
moi, l'expérience me fait connaître que je suis néanmoins sujet à une infinité d'erreurs,  
desquelles venant à rechercher la cause, je remarque qu'il ne se présente pas  
seulement à ma pensée une réelle et positive idée de Dieu, ou bien d'un être  
soverainement parfait; mais aussi, pour ainsi parler, une certaine idée négative du  
néant, c'est-à-dire de ce qui est infiniment éloigné de toute sorte de perfection; et que  
je suis comme un milieu entre Dieu et le néant, (...).

René Descartes, *Méditations métaphysiques*, Les Intégrales de Philo, Paris,  
Editions Fernand Nathan, 1983, pp.68-69